

CENTRE ORSTOM
de Petit Bassam
B. P. 4293
ABIDJAN
R.C.I.

Yves MARGUERAT
Section de Géographie

COLLOQUE DE KUMASI

Janvier 1975

Extraits d'un article sur
"LA FORMATION DU RESEAU URBAIN AU GHANA
à paraître dans les "Cahiers d'Etudes Africaines"

N° 2

Extrait du III^e chapitre
"LES ASPECTS NUMERIQUES DU FAIT URBAIN"

III° Chapitre

LES VILLES AUJOURD'HUI

I - LES ASPECTS NUMERIQUES DU FAIT URBAIN

Ces villes dont nous venons de rechercher la naissance, le mûrissement, la signification, il nous faut maintenant en préciser le nombre et l'importance, et tout d'abord déterminer ce qui est ville et ce qui ne l'est pas. A cette fin, rien de mieux que l'exploration d'un document de première main : le recensement général de 1970 (1), d'une qualité dont peu d'Etats africains peuvent s'enorgueillir. Ce recensement précise pour chaque unité de compte le nombre des habitants dotés d'un emploi et distingue une catégorie "agriculture, chasse, professions forestières et pêche" (2); on considérera donc qu'il y a population "urbaine" quand ces activités rurales représentent moins de 50 % des actifs. Ceci élimine d'emblée nombre de grosses agglomérations en fait paysannes : une trentaine de celles-ci dépassent le seuil de 5.000 habitants (3) et trois autres atteignent même 11 à 12.000 âmes (4), mais elles ne sauraient pour autant être considérées comme des centres urbains

(1) "1970 Population Census of Ghana" volume II : "statistics of localities and enumeration areas". Census office, Accra, 1972 (971 pages).

(2) Les activités minières sont donc assimilées au secteur secondaire.

(3) Dont un tiers dans le Brong-Ahafo, autour de Sunyani, et un quart dans l'Ashanti.

(4) Begoro (sur le plateau kwahu, au nord de Koforidua), Nyakrom (près d'Agona Swedru) et Techiman (Brong-Ahafo, au nord-est de Sunyani).

La trame très fine des "énumérations areas" nous permet, par une analyse village par village autour des grandes agglomérations (1) de cerner avec précision l'auréole de banlieues -parfois fort étendue et bien peuplée- qui les enserme, sans nous perdre dans les arcanes des structures territoriales anglo-africaines. Seront ainsi rendues à l'agglomération d'Accra une quinzaine de milliers de personnes domiciliées hors de son territoire officiel, dont 7.500 dans le seul faubourg de Madina, au-delà de l'aéroport; de même la conurbation de Sekondi-Takoradi récupère ainsi près de 70.000 citoyens, dont 20.000 dans le grand quartier populaire d'Effiakuma, entre les deux cités, et 10.000 dans celui de Kwesimintsim, sur la route d'Axim, hors des limites du "council" métropolitain. Nous pourrions citer bien d'autres cas de quartiers périphériques (à commencer par celui d'Old Tafo, qui ne contient pas moins de 10 % de la population de Kumasi) que la statistique distingue et que certains analystes isolent, mais que l'on doit absolument restituer aux villes dont ils ne sont qu'un prolongement (2).

En admettant donc comme critères que vivent ensemble au moins 5.000 personnes et que plus de la moitié des actifs travaillent hors du domaine rural (3), on compte donc en 1970 au Ghana 86 villes, qui totalisent 2.381.000 habitants, soit 27,7 % de la population du pays (proportion forte pour un Etat africain). Plus de la moitié d'entre elles : quarante-cinq, ont en fait moins de 10.000 âmes, et dix-huit autres moins de 15.000, seuil au-delà duquel commencent les villes vraiment importantes dans l'organisation spatiale. Les vingt-trois cités qui le dépassent regroupent 1.858.000 citoyens (78 % du total), répartis en treize villes moyennes de 15 à 25.000 habitants (260.000 personnes, soit 11 % des urbains), quatre de 25 à 50.000 (Nsawam, Winneba, Obuasi et Tarkwa-Abosso), soit 129.000 âmes (5 %), et trois de plus

(1) En nous appuyant sur les cartes au 1/250.000^e du Ghana Survey.

(2) Désireux d'avoir l'image la plus large possible du fait urbain, nous avons en général regroupé en une seule conurbation d'une part Accra et Tema (d'ailleurs maintenant juridiquement liées), d'autre part toutes les cités minières qui éparpillent corons, usines, quartiers de cadres, carreaux et chevalements autour de Tarkwa, Nsuta et Aboso, réunissant au total 41.000 habitants (dont la Tarkwa officielle ne compte que 14.500). L'"urban council" qui les gère englobe aussi 3.000 ruraux (selon le critère de leurs activités) que nous avons bien sûr exclus.

(3) Alors que la proportion nationale n'est que de 31 % (chômeurs compris).

de 50.000 : Koforidua (58.000), Cape Coast (64.000) et Tamale (85.000), soit 207.000 urbains (9 % du total); enfin trois "métropoles" : Sekondi-Takoradi (167.000, 7 % des urbains), Kumasi (341.000, 14 %) et Accra-Tema (754.000, 32 %), qui regroupent donc à elles trois 53 % de la population urbaine du pays, contre 25 % dans les dix-neufs villes moyennes et 22 % dans les soixante-quatre petites.

Le Ghana offre donc une pyramide des tailles de villes bien répartie, que l'on peut rapprocher (tableau n°) de celles de deux pays comparables de taille et d'activité : la Côte d'Ivoire et le Cameroun (1). La première, dont le taux d'urbanisation atteint le quart de la population, compte en 1970 19 % de ses citadins dans trente-deux petites villes (dont les 3/4 ont moins de 10.000 âmes, 27 % dans seize moyennes (dont aucune n'atteint 50.000 habitants) et 54 % dans deux grandes, dont 45 % pour la seule Abidjan (600.000 citadins à l'époque, avec un taux de croissance annuelle de 11,5 %), beau cas d'hypertrophie de la capitale. Le Cameroun (22 % d'urbanisés environ), à l'inverse, voit cette tendance à la macrocéphalie, commune à tous les pays sous-développés, considérablement freinée par la cassure des fonctions de commandement en deux pôles : Yaoundé capitale politique (180.000 habitants, s'accroissant de 9 % chaque année) et Douala capitale économique (300.000 citadins, n'augmentant que de 6 % par an). Ces deux métropoles n'hébergent que 37 % des citadins, alors que les trente-et-un petits centres en comptent 23 %; les vingt villes moyennes sont donc prépondérantes avec 40 % du total. On voit que le Ghana, avec sa panoplie complète de catégories urbaines, en particulier dans les tailles moyennes et grandes, se présente comme équilibré, avec l'avantage d'une capitale puissante mais non disproportionnée : Accra représente 9 % de la population du pays contre 12 % pour Abidjan en 1970 (et sans doute 18 % en 1975).

Harmonieuse sur le plan numérique, la distribution des villes ghanéennes est cependant très inégale dans l'espace (carte n°), reflétant bien sûr les disparités régionales de peuplement et de développement. L'essentiel des centres urbains est naturellement concentré dans la zone méridionale, là où sont les ports et les plus riches productions agricoles : toutes

(1) Pour le Cameroun, chiffres extraits de Y. Marguerat : "Atlas" op. cit.; pour la Côte d'Ivoire : Denis Baillon : "Estimation de la population de la Côte d'Ivoire en 1973", note multigraphiée, Ministère du Plan, Abidjan, 1974, (14 pages).

Tableau n°

GHANA	Taux d'urbanisation	Villes de plus de								
		5.000 habitants	10.000	15.000	25.000	50.000	100.000	250.000	500.000	TOTAL
1948	10 %	19 villes 124.000 habitants 25 % de la population urbaine	3 35.000 7%	5 90.000 18%	1 44.000 9%	1 72.000 14%	1 138.000 27%			30 503.000 100%
1960	20 %	38 240.000 18%	14 180.000 13%	9 151.000 11%	4 141.000 10%	1 86.000 6%	1 192.000 14%	1 372.000 28%		68 1.362.000 100%
1970	28 %	45 318.000 13%	18 215.000 9%	12 260.000 11%	4 129.000 5%	3 207.000 9%	1 167.000 7%	1 341.000 14%	1 754.000 32%	86 2.381.000 100%
COTE D'IVOIRE 1970	25 %	23 156.000 11%	9 108.000 8%	10 193.000 14%	5 177.000 13%		1 120.000 9%		1 600.000 45%	49 1.354.000 100%
CAMEROUN 1970	22 %	19 150.000 12%	12 143.000 11%	11 210.000 16%	8 262.000 20%	1 55.000 4%	1 180.000 14%	1 300.000 23%		53 1.300.000 100%

N.B. : 1948 et 1960 : Tarkwa seule. 1970 : Tarkwa plus agglomération

les villes de plus de 15.000 habitants, sauf cinq (1), sont groupées dans un triangle Sunyani-Axim-Keta, à peine distordu pour y inclure Ho et Hohoe, outre-Volta. Les grands centres se pressent sur le littoral, dans les régions cacaoyères et sur les gisements miniers, et les petits bourgs pullulent autour d'eux dans les régions bien peuplées, à l'exception du Nord qui ne compte pratiquement que des villes moyennes.

A l'échelle régionale, le taux d'urbanisation (mis à part le "Greater Accra District" : 90 % de citadins) culmine dans la Région Occidentale (35 %) et l'Ashanti (30 %), qui dépassent la Centrale (29 %) et l'Orientale (22 %); il est bien plus faible dans le Nord : 16 % d'urbains dans la Région Septentrionale, 12 % en Brong-Ahafo, 7 % dans la Région Supérieure. Mais ce niveau provincial est trompeur : si l'on en exclut les chefs-lieux, le taux de l'Ashanti tombe à 7 %, celui de la Northern Region à 6 %... Mesurée par districts, ce qui permet d'isoler le poids des grandes villes, l'urbanisation n'est plus importante que dans les secteurs de Tarkwa-Prestea, Cape Coast, Winneba-Swedru, Koforidua-Monts Akwapim, plateau kwahu et pays akim (donc en pratique toute la Région Orientale, où cinq villes importantes et dix-huit petites - la plus forte concentration régionale - font face à un million de ruraux), de Keta, avec les bourgs de pêcheurs du delta de la Volta et les cités frontalières qui vivent des échanges - licites ou pas - avec le Togo, de Ho, Kpandu, Hohoe, dans ces montagnes évé-buem qui s'éveillent à la vie urbaine, enfin de Sunyani, dont le peuplement rapide se fait en de grosses agglomérations encore largement rurales. A l'inverse, les confins sud-occidentaux (le front pionnier au-delà d'une ligne Axim-Sunyani), l'arrière-pays de Cape Coast, les environs immédiats d'Accra et les plaines sèches de l'embouchure de la Volta, les contrées périphériques de l'Ashanti, la plus grande partie du Brong-Ahafo et finalement, grosso modo, tout le territoire au nord du 8° parallèle, sont profondément sous-urbanisés.

*
* *
*

(1) Dont plusieurs sont encore mal dégagées des campagnes : Yendi compte ainsi 39 % de travailleurs ruraux, Wa et Bolgatanga 23 %....

Cette hiérarchie des villes et les déséquilibres de leur répartition sont un fait fort ancien. En 1921 Accra dominait avec 43.000 habitants (1), suivie de Kumasi (24.000), de Cape Coast (15.000) et de Keta (10.000), puis venaient Sekondi (9.000), Winneba (7.000), Saltpond et Nsawam (6.000), Koforidua, Asamankese et Wenchi (5.000)... Dix ans plus tard, l'écart s'est élargi : 70.000 citadins à Accra, 36.000 à Kumasi, 22.000 à Sekondi (la toute neuve Takoradi ne comptait guère), 17.000 Cape Coast et 13.000 à la jeune Tamale, seule à émerger de la somnolence des Northern Territories. En 1948, la flamblée urbaine a démarré. Cape Coast et Tamale n'ont grandi que d'un bon tiers, mais les trois plus grandes villes avaient au moins doublé de volume. Quatre nouvelles cités, toutes incluses dans le "triangle d'or", atteignaient 15.000 âmes : Koforidua, Winneba, Obuasi, Tarkwa-Aboso, et trois 10.000 : Nsawam, Keta, Agona Swedru. En dehors des villes minières, des ports et de Tamale, le fait urbain est donc à l'époque localisé dans les régions cacaoyères, en pleine prospérité, sous forme d'une volée de villes moyennes dans la Région Orientale et d'une capitale unique dans l'Ashanti.

Douze ans plus tard, en 1960, de nombreuses villes moyennes ont poussé : sept autres ont dépassé 15.000 habitants, dont cinq dans les forêts orientales (Nsawam, Asamankese, Oda, Nkawka et Agona Swedru), et treize les 10.000, dont quelques-unes dans les régions périphériques jusqu'ici dépourvues de centres urbains : Extrême-Nord (Wa, Bawku), Ouest (Sunyani, Berekum, Wenchi, Bibiani), Sud-Est (Ho, Anloga). Au total le nombre des villes a plus que doublé (tableau), la population urbaine est passée de 500.000 personnes en 1948 à 1.400.000 en 1960 (20 % des Ghanéens). La population d'Accra s'est multipliée par 2,6, celle de Kumasi par 2,7. Néanmoins la part des trois métropoles dans l'ensemble a régressé de 50 % à 48 %, de même que celle des très petits centres (de 25 % à 18 %) - L'urbanisation de la fin de la période coloniale a donc surtout profité aux villes moyennes : Cape Coast, Koforidua, Asamankese, Yendi, Prestea, Dunkwa ont pratiquement doublé; Tamale et Oda se sont accrues de 135 %, Ho, Wa, Sunyani de plus de 150 %; Nkawka et Akwatia ont triplé...

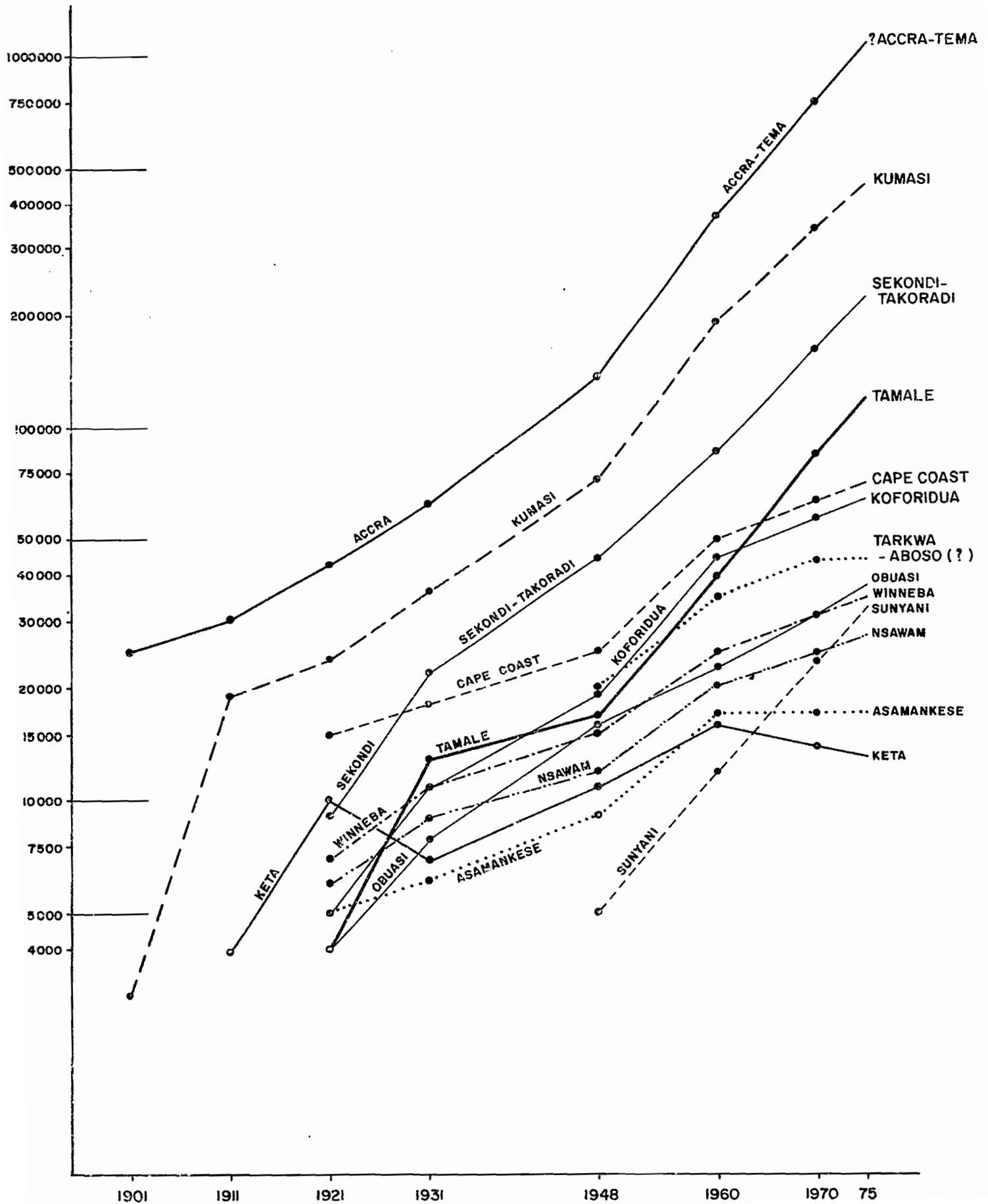
(1) D'après G. Kay : op. cit. (p. 315), F. Abloh : "Growth of towns in Ghana", Mac Nulty (voir plus loin). Ces chiffres, souvent contradictoires d'un document à l'autre, n'ont pas la précision ni la fiabilité des nôtres pour 1970, en particulier quant à la prise en compte des quartiers périphériques, ce qui est gênant pour le calcul des croissances.

Certaines cependant montrent des signes d'essoufflement : Winneba, Nsawam, Obuasi, naguère en plein essor, n'ont connu qu'une croissance annuelle de 3-4 % (alors que les villes dynamiques caracolent à 7-8 % par an). La répartition des citadins entre les régions s'est modifiée, à l'avantage du "Greater Accra District" (de 28 à 29 % du total de la population urbaine), de la Volta (de 5 à 7 %) et surtout du Brong-Ahafo, qui inaugure tout juste indépendance administrative et urbanisation (de 1 à 4 %), enfin de la Région Orientale (de 12 à 15 %), aux dépens de l'Ashanti (de 21 à 19 %) et de la Région Centrale (de 13 % à 11 %).

Une décennie plus tard, en 1970, la population urbaine du Ghana s'est encore accrue d'un million de personnes. Les très grandes villes s'en sont taillé la part du lion : si Kumasi n'a crû "que" de 80 % (soit 6 % par an), Accra, Tamale, Sekondi-Takoradi (1) ont à nouveau doublé, et la proportion des trois métropoles dans le total des citadins s'est hissée à 53 %. Mais ce sont les seules à connaître ces taux de 7-8 % de croissance annuelle, avec Sunyani et Bolgatanga, deux toutes fraîches capitales régionales : en dehors de quelques villes des régions sous-urbanisées, comme Kpandu, Bawku, Wa et surtout Mampong-Ashanti, Ho, Hohoe, ... qui se maintiennent autour de 5 %, les villes moyennes et petites ont décroché. Winneba, Obuasi, Nsawam, Agona Swedru... plafonnent à des taux de 1,5 % à 3 %, à peine égaux à ceux des campagnes qui les entourent (2). Oda, Asamankese, ainsi que la plupart des villes minières : Prestea, Tarkwa, Konongo, Akwatia, stagnent complètement. D'autres se sont effondrées : Keta, rongée par l'avance de la mer (3), a perdu 15 % de sa population, et Bibiani, ruinée par la fermeture de ses mines, 25 %.

-
- (1) A vrai dire, dans le binôme, la cité de Sekondi fait un poids mort : elle a même perdu en 1970 2 % de sa population de 1960.
- (2) Régions Upper et Eastern : 1,4 %; Central : 1,7 %, Volta et Western : 2,1 %, Brong-Ahafo : 2,7 %, Ashanti : 2,9 %; Northern : 3,1 %, Greater Accra : 5,6 %. Moyenne nationale : 2,4 %.
- (3) Cf. "Keta Study, occasional report n° 15". U.S.T. Kumasi. Croquis du recul du littoral in Dickson : op. cit. (p. 298).

CROISSANCE DE LA POPULATION DES PRINCIPALES VILLES DU GHANA



L'urbanisation actuelle se concentre donc sur les très grandes villes : l'agglomération d'Accra-Tema (650.000 citadins pour la première, 100.000 pour la seconde, dont la population a été multipliée par sept en dix ans), qui équivalait à 27 % de toute la population urbaine en 1948 et 28 % en 1960, en représente en 1970 32 %. Kumasi se maintient régulièrement à 14 % de ce total et Sekondi-Takoradi est remontée de 6 à 7 %. Le poids urbain du reste de leurs provinces respectives s'est affaibli : de 7 % à 4 % pour l'Ashanti, de 6 à 4 % pour la Western Region, de 11 à 9 % pour Central. Evolution en dents de scie pour Volta et Eastern : la première passant en vingt-deux ans de 5 à 7, puis à 6 % du total des citadins, la seconde de 12 à 15 puis de nouveau à 12 %.

Aujourd'hui, en 1974, Accra-Tema doit atteindre, sur sa lancée de 7,5 % de croissance annuelle (1), le million d'habitants; Kumasi (6 % de plus par an) doit se situer à 430-440.000 âmes, Sekondi-Takoradi (7 %) à 220-230.000, Tamale (7,5 %) à 120.000. Par contre, Cape Coast (2,5 %) et Koforidua (3 %) ont vraisemblablement peu progressé, plafonnant respectivement à 70.000 et 65.000 citadins, de même que Tarkwa (1 % ?) qui doit stagner en deçà de 45.000. Obuasi (3 %) et Winneba (2 %) se maintiennent sans doute autour de 35.000 habitants; Nsawam (2,5 %), Nkawka (4 %), Ho (5 %), Sunyani (7 %) et Bolgatanga (8 %) se retrouvent autour d'une trentaine de milliers d'habitants. Une douzaine de villes concentrent ainsi 23 % de la population totale du Ghana (2), dont 18 % pour les trois grandes et 11 % pour la seule capitale (3) La macrocéphalie, pathologie fondamentale dont souffre la géographie urbaine des pays du Tiers-Monde, n'épargne donc plus le Ghana ! même si la division des fonctions entre plusieurs métropoles en limite le gonflement, les villes moyennes y sont, comme ailleurs, en perte de vitesse, ainsi que l'indique la faiblesse relative du taux de croissance annuelle de la part d'entre elles.

-
- (1) A titre comparatif : Freetown : 8,5 %, Lagos : 9,5 %, Abidjan : 11 % (SEMA : "Etude socio-économique d'Abidjan, Abidjan, 1966, n° 8, p. 172) - Ces 11 % correspondent à un doublement de la population tous les six ans, 7,5 % à un doublement tous les dix ans.
- (2) 2,2 millions sur 9,4.
- (3) Au même moment, la part d'Abidjan dans la population ivoirienne est montée à 16 ou 17 %. La population du Grand-Dakar fait presque le quart de celle du Sénégal.

*
* *

L'analyse minutieuse du recensement de 1970 nous procure, outre ces données sur la taille des villes, bien des indications révélatrices de leur contenu. Nous avons déjà vu les taux de croissance annuelle et évoqué la signification comme critère essentiel du fait urbain, du pourcentage d'actifs travaillant dans les secteurs secondaire et tertiaire (1). Cette proportion atteint ses sommets dans les plus grandes villes : 96 % de non-ruraux à Accra, 93 % à Sekondi-Takoradi, 92 % à Kumasi, 91 % à Cape Coast, et dans les centres miniers : 94 % à Prestea, 92 % à Oduasi, 90 % à Tarkwa. Elle est plus faible dans les autres grands centres (Koforidua : 87 %, Tamale : 81 %) et surtout dans les villes moyennes : Ho, Dunkwa, Oda, Nsawan, Nkawkaw... ont des valeurs supérieures à 80 %, mais les autres plafonnent entre 72 et 79 %, sauf Yendi qui chute à 61 %. En dessous du seuil des 15.000 habitants, la proportion d'activités spécifiquement urbaines diminue nettement : sept seulement des dix-sept centres de 10 à 15.000 âmes dépassent (de peu) les 80 % d'actifs non-ruraux et certains n'atteignent même pas 65 %, comme Berekum, Anloga, Senya Beraku, Mori, ces trois dernières étant de gros villages de pêcheurs plutôt que des villes. Enfin les bourgades de 5 à 10.000 âmes sont dans leur grande majorité encore fortement ancrées dans le monde rural, une seule s'en démarque absolument : la ville nouvelle d'Akosombo (93 %) et, de façon moins nette, une dizaine (sur quarante-cinq) de petits centres administratifs (Kete-Krachi, Kadjebi, Kibi...), commerciaux (Somanya, Kpong) ou industriels (Samreboi) qui se hissent aux valeurs moyennes de 75 à 85 % de non-ruraux. Toutes les autres en comptent bien moins, une dizaine d'entre elles ne franchissant que de justesse le seuil minimal de 50 %.

Autre révélateur : le "sex ratio", la proportion de femmes pour 100 hommes (adultes), qui nous reconstitue les bilans migratoires. En effet, ce sont les hommes qui font mouvement en premier : leur déficit ou leur sur-nombre est signe qu'il s'agit d'un domaine que les éléments actifs quittent

(1) Ces "actifs" réunissent hommes et femmes, mais leurs cas sont en fait fréquemment disjoints. Ainsi observe-t-on dans les quartiers périphériques des grandes villes que les hommes sont presque tous absents du secteur primaire alors que les femmes s'y consacrent massivement : elles font des cultures vivrières intra-urbaines pour l'alimentation des citadins. Situation opposée dans les gros bourgs côtiers : les hommes y sont pêcheurs ; leurs épouses, négociantes de grande envergure (c'est un phénomène culturel très caractéristique de cette partie du golfe du Bénin), commercialisent leur poisson.

ou au contraire gagnent. Ainsi les villes nouvelles de Tema et d'Akosombo présentent-elles les situations extrêmes de seulement 67 et 58 femmes pour 100 hommes. Certes moins écrasante, la prépondérance masculine est caractérisée dans les métropoles : 81 citadines pour 100 mâles dans la conurbation de Sekondi-Takoradi (1), 83 dans celle d'Accra-Tema, 86 à Kumasi, ainsi que dans les villes minières (Prestea : 80, Obuasi et Akwatia : 82 ...), dans les bourgs nés de la mise en valeur du front pionnier du Sud-Ouest, bois de la Région Occidentale (Samreboi : 62, Awaso : 79, Sefwi-Wiawso : 83) et cacao du Brong-Ahafo (Goaso 84; Bechem : 86, Dormaa Ahenkro : 88), enfin dans certaines villes à croissance rapide (Sunyani et Kpandu : 83). A l'opposé, cinq des villes moyennes dépassent la proportion de 110 femmes pour 100 hommes, et même de 115 (Winneba : 116, Yendi : 119, Asamakese : 120). Nombre de petites villes ont des taux plus déséquilibrés : c'est le cas de neuf des centres de 10 à 15.000 habitants et de vingt de ceux de 5 à 10.000, culminant pour les premières à 135 (Saltpond) et 143 (Senya Beraku), pour les secondes à 132 (Aburi), 136 (Apam), 138 (Mampong Akwapim), 139 (Odumasi Krobo) et même 160 (Larteh). On les voit, ces cités visiblement épuisées par l'exode masculin sont remarquablement groupées : en fait il s'agit avant tout des "Ridge towns" des Monts Akwapim, réservoir d'hommes pour la capitale, et - sans autre exception que les deux métropoles portuaires - de toutes les agglomérations de la Côte, auxquelles la pêche ne permet que de végéter, en particulier sur le littoral du Centre, de Shama à Senya Beraku (Cape Coast ne faisant pas trop mauvaise figure avec un taux de 101), et du delta de la Volta, d'Anloga à Aflao et à Dzodze, sur la frontière du Togo. Cet abandon par les adultes masculins se marque aussi dans des villes qui se trouvent dans des zones aujourd'hui en perte de vitesse, comme Asamakese et Agona Swedru, ou trop isolées, comme Mpraeso et Abetifi, perchées sur le plateau kwahu, ou encore pourvoyeuses d'émigrants, comme tout le Nord, où seule Tamale présente un taux équilibré. Alors que la population d'actifs non-ruraux est surtout liée à la taille des villes, on voit que leur comportement migratoire semble essentiellement influencer par leur localisation géographique (2).

(1) C'est-à-dire 78 à Takoradi, 80-82 dans les quartiers périphériques et 97 à Sekondi.

(2) Ces valeurs du sex-ratio se retrouvent au niveau des régions : déficit en femmes pour Greater Accra District (85), Brong-Ahafo (91) et Western Region (92), équilibre ou léger excédent pour Ashanti (100), Eastern (104) et Northern (106), avec les villes et immigrations de travailleurs agricoles, fort déséquilibre pour Central (116), Volta (117) et surtout Upper Region (132).

Le pourcentage d'habitants nés sur place est lui aussi riche d'enseignements, bien que les données du recensement ne permettent pas d'isoler les enfants (1), qui ne font que naître là où leurs parents ont migré et allouissent donc cette proportion des "autochtones". Ceux-ci sont presque seuls à peupler un grand nombre de villes très petites (Mumford : 98 %, Shama : 91 %, Old Ningo : 87 % ...) et petites (Mori : 92 %, Sonya Beraku : 90 %) et largement prépondérants dans la plupart d'entre elles, ainsi que dans certaines villes moyennes (Winneba : 72 %, Yendi : 71 %, Wa : 65 %, Asamankese : 61 % ...). Ils sont aussi majoritaires dans vingt-trois centres de 5 à 10.000 âmes, neuf de 10 à 15.000 et sept de plus de 15.000, dont Cape Coast (59 %) et Tamale (51 %). C'est le cas de toutes les villes côtières, en dehors des deux grands ports, de celle du Nord en général et de plusieurs petits bourgs des Régions Orientales et Ashanti.

Dans les métropoles, le nombre des gens nés sur place est plus faible: 45 % à Accra, 43 % à Kumasi, 37 % à Sekondi-Takoradi (2), mais non négligeable : on a ici une trace de l'ancienneté de leur urbanisation. En dehors des villes nouvelles (18 % à Tema, 10 % à Akosombo), cette proportion est minimale dans les villes qui ont connu une forte croissance (Ho, Nkawkaw, Sunyani...), mais surtout dans les centres miniers (Prestea : 34 %, Tarkwa : 31 %), forestiers (Samreboi : 24 %) et cacaoyers (New Tafo 32 %) où vivent de nombreux travailleurs temporaires, venus le plus souvent sans leur famille .

La proportion d'originaires de la même province administrative est soumise à tant d'aléas locaux que les chiffres peuvent y avoir des significations contradictoires : 3 % à Accra correspondent à la petitesse du Greater Accra District; 10 % à Winneba veulent dire que la ville n'attire guère les gens de sa province. C'est encore une fois dans ces bourgs de pêcheurs de la côte centrale et du delta de la Volta que se retrouvent les valeurs les plus faibles. Elles ne sont guère plus élevées dans les villes du Nord : leurs voisins, quand ils migrent, vont directement jusqu'aux cités et chantiers du Sud. Le pourcentage des provinciaux, moyen à Kumasi (24 % de natifs de la

(1) Le nombre des moins de 15 ans oscille très régulièrement autour de 45 % de la population urbaine (de 41 % à Accra-Tema à 48 % à Winneba).

(2) 31-33 % à Takoradi et dans les quartiers périphériques, 49 % à Sekondi.

Région Ashanti) et dans les centres miniers, ne s'élève au-dessus du tiers que dans les villes des Monts du Togo (Ho et Hohoe : 39 %, un peu moins dans les centres plus petits) dont le particularisme régional se marque ainsi nettement, et surtout dans celles de la Région Orientale, que brassent d'importants courants migratoires internes nés de l'essor du cacao (New Tafo, Suhum : 36-37 % et, moins nettement, Koforidua, Nsawam...), de la descente des montagnards du plateau kwahu (Nkawkaw : 39 %) et des Monts Akwapim (Somanya : 38 %, Odumasi Krobo : 49 %) et des déplacements provoqués par la montée des eaux du lac Volta (Akosombo : 36 %, Asesewa dans la vallée de l'Afram (1), riche mais isolée : 55 % d'originaires de la province).

Le pourcentage des natifs de l'ensemble des autres régions du Ghana est à peu près diamétralement opposé à celui des citoyens nés sur place. Mis à part le cas des villes nouvelles (Akosombo : 47 % et surtout Tema 65 %), les plus fortes proportions s'en trouvent dans les métropoles portuaires (Accra : 46 %, Sekondi-Takoradi 40 % - c'est-à-dire 49 % à Takoradi et 33 à Sekondi) et minières (Tarkwa, Prestea, Obuasi) ainsi que dans les petits centres du front pionnier du Sud-Ouest (Goaso, Bibiani, Awaso ..., et surtout Sunyani : 41 %). Si une vingtaine de villes de toutes tailles (dont Kumasi) se tiennent dans des valeurs médianes, la majorité des petites (13 sur 18) et très petites (26 sur 45) comptent moins d'un cinquième d'originaires du reste du pays. C'est en particulier le cas des bourgs de pêcheurs de la côte, des cités du Nord - zone d'exode et non d'immigration - et des villes émé, dont nous venons de voir qu'elles se peuplent surtout de leurs compatriotes.

Enfin le nombre des étrangers, provenant essentiellement des pays francophones proches (Haute Volta, Togo, Dahomey) et de Nigéria (2), apporte d'autres nuances. Il n'est pas surprenant de n'en rencontrer presque aucun dans les villes les moins attractives, et en particulier dans la moitié des centres de 5 à 10.000 habitants. Ils sont à l'inverse nombreux dans les métropoles (6 % à Accra, 7 % à Sekondi-Takoradi (3)), dans les villes minières

(1) Au Nord de Koforidua, dans l'angle formé par le plateau kwahu et la chaîne des Monts Togo-Akwapim.

(2) Pour l'ensemble du pays : 333.000 personnes nées dans les autres Etats d'Afrique de l'Ouest, 17.000 ailleurs dans le monde. Mais cette immigration est assez ancienne pour qu'il y ait beaucoup d'étrangers nés sur place. On compte en effet pour tout le Ghana 560.000 non-Ghanéens, soit 6,5 % de la population du pays (chiffre qui a été nettement plus élevé à d'autres époques).

(3) 5 % à Sekondi, 7 % à Takoradi et dans les autres quartiers.

(Obuasi, Bibiani, Konongo : 6 %, Tarkwa et Prestea : 7 %, Akwatia : 9 %) et dans les zones où le cacao attire la main d'oeuvre (Nsawam : 6 %, New Tafo : 9 %). Naturellement, il s'en trouve aussi beaucoup dans les régions frontalières (1) : 10 % de la population de Bawku, à deux pas de la Haute Volta, 6 % de celle d'Aflao, sise sur la frontière togolaise elle-même, 7 % à Keta ... et plus encore dans les villes des Monts du Togo : 7 % à Ho, 9 % à Hohoe et à Kpedze, 10 % à Jasikan, 14 % à Kadjebi. Selon toute vraisemblance, il s'agit là d'Evé ou de gens des petits groupes buem et apparentés, nés de l'autre côté d'une frontière arbitraire que l'attraction de ces villes, fortement régionalistes, ignore visiblement.

*
* *

Même le lecteur qui n'a pas eu la tenacité méritoire d'enregistrer tous les cas cités dans les énumérations plutôt rébarbatives que nous venons d'inventorier, aura remarqué que certains noms reviennent sans cesse, affectés à chaque fois de qualificatifs de même tonalité. Une confrontation attentive de ces séries confirme cette impression, sans qu'il soit indispensable de calculer de savantes analyses multivariées pour vérifier l'évidence de ces corrélations. Celles-ci nous permettent d'esquisser empiriquement (2) une synthèse des caractères démographiques des villes.

Trois grandes catégories se dégagent, selon que la juxtaposition de ces critères témoignent d'une démographie dynamique, moyenne ou défavorable.

(1) A l'exception de la frontière ivoirienne, que peu d'échanges franchissent.

(2) Quatre informations majeures jouent presque toujours de concert (les exceptions étant justement les cas les plus instructifs) : sex-ratio, proportion d'actifs non-ruraux, pourcentage d'habitants nés sur place et nés dans les autres régions. Les trois autres données, nettement plus autonomes, (nés dans la même région, nés hors du Ghana et taux de croissance annuelle) permettent tout un jeu de nuances. Nous n'utiliserons ces séries que comme catégories relatives (fort, moyen, faible, ...) sans chercher d'arbitraires indices de quantification générale.

Rares sont les villes qui ont ainsi beaucoup plus d'hommes que de femmes parmi les adultes, peu de gens sur place et beaucoup venus de loin, très peu de travailleurs ruraux... Cette accumulation d'indices tous (ou presque) fortement positifs, révélatrice d'une grande vitalité urbaine, ne se rencontre que dans les deux métropoles portuaires d'Accra-Tema (qui totalise en 1970, rappelons-le pour situer ces catégories à leur juste place, 753.500 habitants) et Sekondi-Takoradi (167.200 citadins), encore qu'au sein de cette agglomération, la vieille Sekondi accumule les caractères régressifs, dont le plus frappant est le recul de sa population elle-même. On peut leur adjoindre Kumasi (341.200 âmes), avec l'indulgence du jury au vu de ses bonnes notes en sex-ratio, proportion de non-ruraux et taux de croissance, malgré des scores médiocres en attraction migratoire : 43 % de citadins nés sur place et 24 dans la province, contre seulement 29 % d'autres Ghanéens et 4 % d'étrangers. Kumasi reste la capitale des Ashanti, une cité à vocation fondamentalement régionale. Enfin, à son échelle, la toute jeune Akosombo manifeste une bouillonnante vitalité du haut de ses 7.700 habitants.

Plusieurs centres urbains offrent également de nombreux caractères positifs, mais avec un point faible. Pour les uns : Tarkwa-Aboaso (41.000 citadins), Obuasi (31.000), Prestea (15.100), Akwatia (12.100) - c'est-à-dire les grandes villes minières - et Dunkwa (15.400), qui, avec ses fonctions de desserte des fronts pionniers, se comporte presque exactement comme elles, toutes villes à population jeune, immigrée, active, c'est leur taux de croissance qui est bas, voire nul. Les migrants, une fois leur pécule amassé dans les entreprises de ces villes, en repartent et ne s'y installent jamais. Pour d'autres cités, c'est l'ampleur du secteur d'activité primaire qui réduit leur caractère urbain. Il s'agit de petits centres locaux, miniers : Awaso (5.400 habitants), forestiers : Samreboi (7.100), commerciaux : Kpong (5.000), ou simplement polyvalents dans des zones sous-urbanisées : Ejura (10.700), Goaso (5.000) et surtout de deux ex-petites villes : Ho (24.200 habitants (1)) et Sunyani (23.800) qui, chacune dans leur province, occupent rapidement une place de centre régional jusqu'alors vacante.

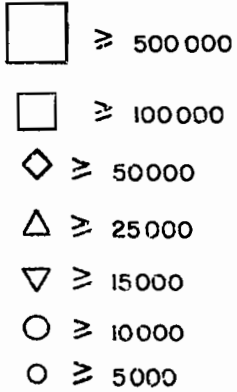
(1) En fait, Ho souffre ici, plutôt que d'une carence en actifs non-ruraux, d'un recrutement bien plus local que national.

Un vaste marais regroupe celles des villes - un tiers du total - dont les caractères démographiques sont soit révéloirement moyens dans tous les domaines (ainsi Koforidua, 58.000 habitants; Nsawan, 25.000; Oda, 21.600, Bekwai, 11.300; New Tafo, 11.100; Konongo, 10.900; ...), soit si contradictoires d'un critère à l'autre que l'on doit considérer qu'ils se neutralisent. C'est là le cas de Cape Coast (63.800 habitants) qui compte beaucoup d'actifs non-ruraux mais n'a qu'une faible attraction migratoire, de Nkawkaw (23.300) qui a, au contraire, un fort rayonnement d'envergure régionale, mais assez peu d'emplois hors du secteur primaire, et aussi de Berekum (14.300), Kpandu (12.800), Suhum (12.400) et de nombreux centres plus petits. Parmi ces villes aux attributs médiocres, il faut cependant en isoler une demi-douzaine que distingue un taux d'accroissement élevé. Celui de Yeji (5.900 habitants) s'explique sans doute par un simple transfert de gens chassés par le lac Volta; pour Hohoe (14.900), Mampong-Ashanti (13.900) et surtout Tamale (85.200 habitants, se gonflant de 7,5 % chaque année) et Bolgatanga (18.500 personnes, + 9 % par an), il s'agit bien de croissance urbaine. Mais celle-ci est entachée de réticences (médiocrité de l'activité non-rurale, de l'aire d'attraction, ...) qui s'expliquent pour les villes du Nord par la pauvreté, l'archaïsme de l'espace environnant, et pour celles du Sud vraisemblablement par la concurrence des métropoles, plus puissantes, plus dynamiques, plus attirantes. Il ne s'agit donc pas d'un développement urbain équilibré et durable.

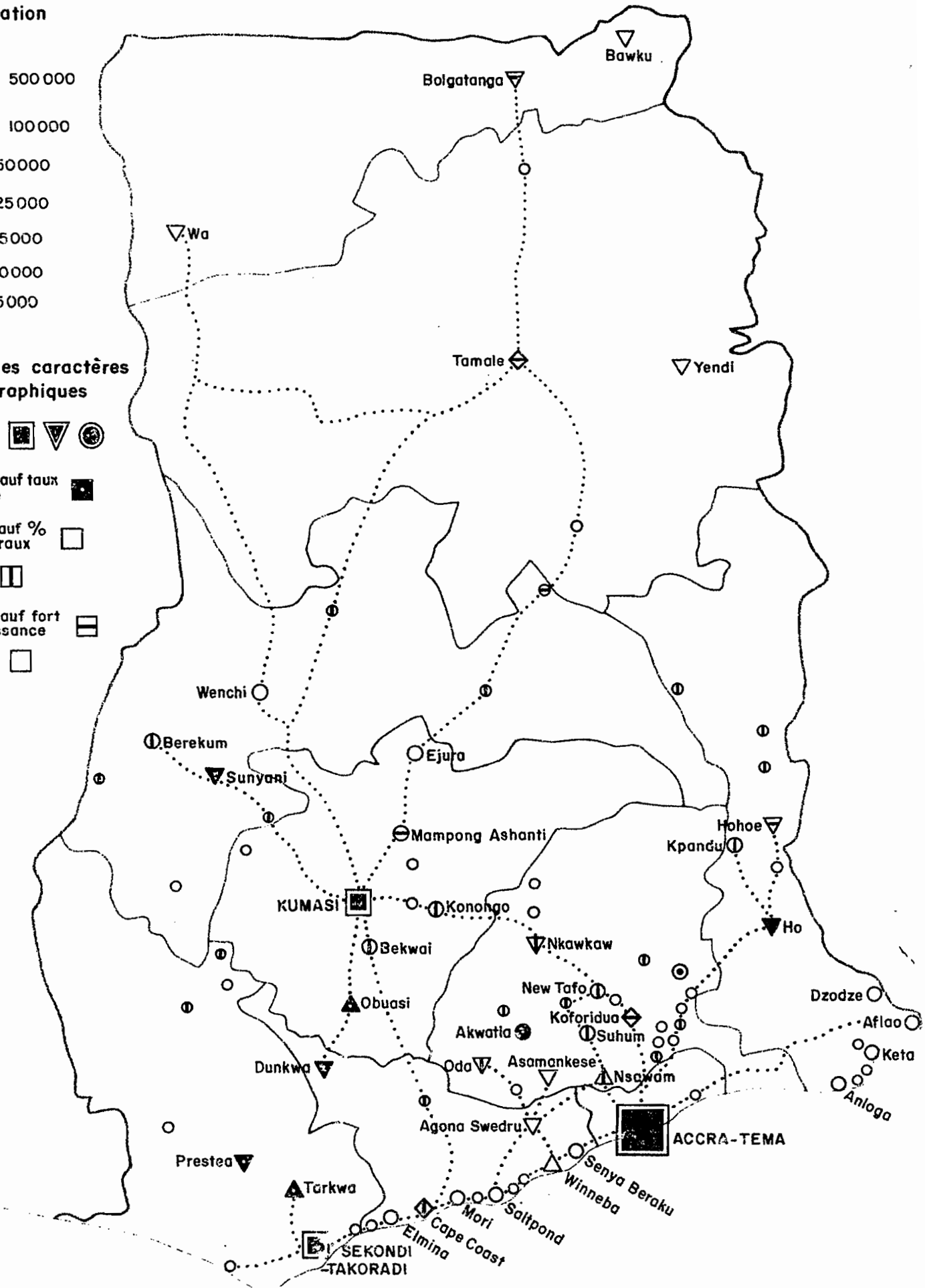
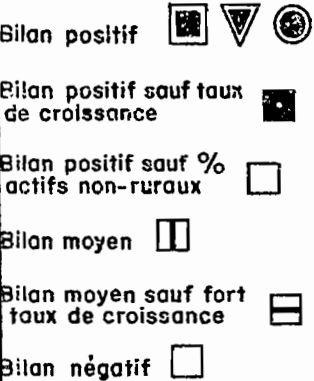
Enfin une dernière catégorie recueille les très nombreuses villes qui accumulent les signes d'une démographie de stagnation ou même de déclin : absence des hommes, peu d'actifs non-ruraux, peu d'immigrants... Ainsi se présentent, avec encore de rares traits positifs ou moyens, Aqona Swedru (22.600 citadins), Yendi (22.100), Wa (21.400), Bawku (20.500) parmi les villes moyennes, Keta (14.400) à la population franchement en recul, Anloga (15.000), Sabpond (13.800), Aflao (11.400), Dzodze (10.400) et encore une quinzaine de très petits centres. Huit autres de ceux-ci ne comptent que des caractères péjoratifs (dont Mpraeso, Shama, Anomabu, ... qui avaient eu jadis leur temps de prospérité), ainsi que quelques cités plus importantes : Senya Beraku (10.000 personnes), Mori (10.100), Elmina (11.400), Asamankese (16.900) et surtout Winneba, bien déliquescence malgré ses 30.800 habitants.

LES VILLES EN 1970 ET LEUR BILAN DEMOGRAPHIQUE

Population



Synthèse des caractères démographiques



Récapitulons. Nous avons déterminé 86 villes. Pour 44 % d'entre elles, le bilan démographique est largement négatif : elles se comportent non comme des centres attractifs, mais à la manière des zones de départ des migrants, au mieux comme des relais de l'exode rural. C'est le cas pour 51 % des bourgs de 5 à 15.000 habitants, 38 % des villes de 15 à 25.000 âmes, et d'une seule cité plus importante (Winneba). Il s'agit de la totalité des villes petites et moyennes de la côte, de nombres de petits centres de desserte des campagnes dans la Région Orientale (en particulier dans cette entité si particulière que forment les Monts Akwapim) et l'Ashanti, et de toutes les agglomérations du Nord, à l'exception de ses deux chefs-lieux administratifs.

37 % des villes, dont 38 % des petits centres et 35 % des moyens, offrent un tableau médiocre ou mitigé (dans les parties intérieures du Sud essentiellement). Cinq d'entre elles se distinguent toutefois par une croissance de leur population qui tranche sur la stagnation générale de la catégorie. Parmi ces privilégiées relatives, une seule des trois villes de plus de 50.000 âmes (Tamale) - les deux autres (Cape Coast et Koforidua) figurent parmi les cités engourdies - et deux moyennes (Bolgatanga, Hohoe) contre trois somnolentes (Nsawam, Oda, Nkawkaw, toutes trois, on le voit, dans la Région Orientale).

Enfin, 18 % seulement de nos centres urbains donnent un bilan témoignant d'une situation de dynamisme. Mais les trois-quarts de ceux-ci souffrent de certains facteurs négatifs : stagnation de la population pour les cinq villes minières (et assimilées), dont deux de bonne taille : Tarkwa et Obuasi; faiblesse des activités non-rurales pour sept autres, dont deux villes seulement de plus de 20.000 âmes : Sunyani et Ho. Il n'y a donc que quatre cités dont tous les aspects démographiques soient franchement positifs. Akosombo, petite ville-champignon fondée ex-nihilo, ne compte guère; celles qui restent sont les trois métropoles du pays : Accra, Kumasi et Takoradi.

*
* *

Au terme de ces arides cheminements, une conclusion majeure s'impose et nous paie de notre peine : la pyramide hiérarchique assez bien équilibrée des villes du Ghana est en train de se désagréger. La croissance urbaine depuis dix ans a davantage profité aux métropoles qu'aux villes moyennes, à l'inverse de ce qui s'était passé durant la décennie précédente, renversement de tendance qui coïncide avec le changement de structure politique contemporain de l'Indépendance : le passage d'une administration décentralisée à un gouvernement vigoureusement unitaire.

L'évolution actuelle, dans tous les domaines, consiste en un court-circuitage des centres régionaux, désormais stagnants, au profit des métropoles, dont les caractères démographiques prouvent qu'elles, et elles seules, ont leur essor à venir assuré, en particulier par la concentration massive de la force de travail. Le déséquilibre urbain va donc durer et surtout s'amplifier(1)

Certes quelques-unes de ces villes moyennes ne se portent pas trop mal : Ho, Sunyani, Bolgatanga, qui se hissent rapidement au niveau qu'exige l'émergence à la vie moderne de leurs régions jusqu'ici marginales, et surtout Tamale, à qui son isolement dans le Nord permet de s'attribuer une situation de macrocéphalie à l'échelle régionale. Mais, au Ghana comme ailleurs en Afrique Noire (2), la situation néo-coloniale, faite d'extraversion économique (exportation des produits locaux, importations des biens manufacturés, des capitaux, des techniques, ...) et de centralisation du pouvoir d'Etat (dont l'appareil est lui-même largement hérité de la période de domination étrangère) et concomitante à un développement des transports qui élimine nombre d'étapes intermédiaires, entraîne inéluctablement la désorganisation des embryons de réseaux urbains mis en place à l'époque de l'éveil économique des territoires africains. Les villes moyennes sont désormais inutiles, et nul de ces pouvoirs locaux ou régionaux qui font la force de leurs homologues dans les vieux pays développés, n'est capable d'enrayer le déclin de leurs fonctions (décadence

(1) Malgré la rareté de nos informations, nous verrons tout à l'heure que, sur le plan économique, seule Accra-Tema est vraiment en position favorable.

(2) Cf. A.M. Cotten et Y. Marguerat : "Deux réseaux urbains africains : Cameroun et Côte d'Ivoire" (à paraître).

structurelle qui peut très bien s'accommoder d'une poursuite de la croissance numérique, ainsi que le montrent de nombreux exemples, notamment celui des villes moyennes du Cameroun et du Sénégal (1)). D'où l'évolution générale vers la macrocéphalie des capitales portuaires, seul relais encore nécessaire dans le système d'échange actuel, pour lesquelles tous les facteurs de croissance font maintenant boule de neige.

Dans le cas concret du Ghana, où ces distorsions sont faibles comparées à celles dont souffrent nombre de ses voisins, l'accident qui perturbe l'application du modèle général a été la puissance ancienne de ses centres urbains secondaires, favorisée par la relative nouveauté de la centralisation étatique. De nos jours, Takoradi, port servant d'exutoire à la majeure partie des produits d'exportation et centre économique puissant, a pu maintenir une certaine spécificité dans ses fonctions et donc quelques éléments d'autonomie vis-à-vis d'Accra. Sur un autre registre, Kumasi, siège d'un authentique pouvoir local, a puisé au fond de son histoire la capacité d'organiser à son profit, politiquement et économiquement, l'espace qui l'environne (2). C'est, à vrai dire, l'un des très rares cas de véritable capitale régionale du continent (3), et il n'est pas étonnant que cette cité de l'hinterland soit (Nigéria et Zaïre exclus en raison de la différence d'échelle) la plus grande ville non-capitale d'Afrique Noire. C'est le dérivatif que représentent ces deux pôles concurrents qui a maintenu dans des limites raisonnables le gonflement d'Accra : 7,5 % de croissance annuelle (en fait 21 % pour Tema et 6 % seulement pour Accra elle-même) est un taux relativement faible pour une grande métropole africaine : on l'a dit, Abidjan, sa voisine, atteint 11 à 12 %. Ce relatif équilibre entre ses trois têtes a jusqu'ici épargné au Ghana les plus aigus des problèmes que pose une macrocéphalie monstrueuse à tant de pays du Tiers-Monde.

(1) Voir Y. Marguerat : op. cit. et aussi les travaux de Moustapha Sar sur la ville de Louga (à paraître). Ces raisonnements reposent essentiellement sur les analogies avec d'autres pays, car notre documentation, excepté ces données démographiques, est très incomplète sur ces thèmes-ci au Ghana.

(2) Envers qui elle exerce une domination macrocéphale caractérisée.

(3) A comparer avec la faiblesse du pouvoir de commandement géographique de la toute proche Bouaké. On trouve des cas semblables, dans un contexte présentant beaucoup d'analogie, en Nigéria (en particulier Kano).

Marguerat Yves (1975)

2. Les aspects numériques du fait urbain

In : La formation du réseau urbain au Ghana

Abidjan : ORSTOM, 18 p. La Formation du Réseau Urbain au
Ghana : Colloque

Kumasi (GH), 1975/01